

L'HISTOIRE DE NOYON RACONTÉE PAR LE NOM DE SES RUES

Rue du Gard

Durant quelque huit cents ans, l'histoire de la rue du Gard fut liée à celle de la fortification, qui, remplaçant le rempart gallo-romain pour agrandir la cité, la ceintura au cours du 11^e ou 12^e siècle. Dès lors, les habitations construites en bordure des principaux axes de circulation, ou groupées autour du castellum et éparses dans sa proche banlieue se trouvèrent à l'abri à l'intérieur du rempart qui les engloba. Les quartiers de la nouvelle cité compris entre les voies principales et le rempart se peuplèrent petit à petit et le réseau urbain s'ébaucha.

Au sud, un cordon de masures, de maisons fut construit, parallèle au mur d'enceinte, mais à une distance suffisante pour lui conserver une zone libre, interdite de constructions et de décharges, nécessaire aux travaux d'entretien et aux opérations de défense de la cité.

C'est alors que se créa spontanément un chemin d'intercommunication, à la fois d'usage civil et militaire, desservant l'alignement de maisons et devenant le tracé initial des rues du Gard, de Grèce, de la Place Saint-Barthélémy, des rues Saint-Jean et Saint-Pierre, facilitant ainsi les échanges entre la Poterne, la Porte Saint-Eloi, la Porte Henniquet, la Porte Dame-Journe d'où l'on pouvait repartir vers la Porte de Wez par la rue de Gruny et le chemin qui passait derrière l'Hôtel-Dieu.

Cette voie desservait également les différents accès au centre de la ville à leur intersection avec la rue de l'Ange (de Belfort), la rue Saint-Eloi, la rue Dame-Journe (du Gal de Gaulle).

Elle a perdu sa raison d'être et son importance depuis que les fortifications ont été amorties dans les années 1840 et que les boulevards ont absorbé le trafic transversal. Cependant on négligea longtemps de raser cette portion du rempart ; il en subsiste encore quelques éléments.

Le premier tronçon de cette voie fut formé par la rue du Gard, chemin à son origine, puis ruelle par les habitations qui se construisirent sur la rive opposée, enfin rue pavée à part entière. Nous avons déjà appris, il y a trois ans, que la rue du Gard allait autrefois de la rue Saint-Eloi à la rue des Tanneurs, et qu'elle fut amputée de la portion comprise entre la rue Saint-Eloi et la rue de l'Ange (Belfort) à partir de l'installation des Ursulines en 1628, changeant plusieurs fois de nom depuis.

Mais quelle est donc la signification du mot GARD et pourquoi a-t-il servi à identifier cette rue ? A ces questions, on ne peut répondre que par des hypothèses, vraisemblables quant à l'étymologie, probables quant à l'origine historique de ce nom qui remonte au moyen-âge.

Il faut d'abord reconnaître que les différentes graphies qu'on rencontre dans les archives sont de nature à dérouter les chercheurs : Gar, Gare, Gard, Gart, Guard, Guare, etc. Ce qui laisserait le champ libre à diverses possibilités d'étymologies, telles que : garder, garer ; jardin, jar, jard issus de francique ou conservés dans leur forme picarde : gardin, gar, gard, etc. C'est ainsi que le jar, mâle de l'oie, ornait les armes des seigneurs fiefés du Gard : « D'azur à trois jars d'argent, becqués et membrés de gueule, deux et un ».

Le plus important pour les historiens est de rechercher l'origine de l'attribution de ce nom à la rue qui nous concerne. Rappelons-nous que les abbayes et les communautés religieuses possédaient des maisons-refuges à l'intérieur des villes fortifiées.

Ainsi en était-il à Noyon pour l'abbaye d'Ourscamps et son annexe de Gruny, pour Longpont et son annexe d'Héronval. Fondée en 1137, une autre abbaye, dite du Gard, cistercienne de la même Province de Picardie et de la même filiation que les deux autres, entretenait avec elles des rapports privilégiés et procédait à des échanges de tous

ordres ; les moines pouvaient être mutés de l'une à l'autre. Ainsi, au 15^e siècle, Dom Jean Picard, de l'abbaye du Gard, est muté à Ourscamps, devient Visiteur de la Province, puis Supérieur Général de l'Ordre des Cisterciens. Il ne semble donc pas anormal que l'abbaye du Gard ait eu une maison-refuge et une sorte d'ambassade auprès de l'évêché de Noyon, voire dans une des maisons que l'abbaye d'Ourscamps possédait précisément rue du Gard. C'est ainsi, au surplus que les villes de Lille, d'Abbeville, d'Amiens, de Manicamp justifient leur rue, place, pont, maison du Gard.

Ce nom deviendra, par la suite, le titre d'un fief attesté par différentes branches de seigneuries aussi bien à Noyon et à Vieux-Moulin qu'à Amiens et à Abbeville. Jean-François Sézille du Buhat était aussi seigneur du « Guarre » jusqu'à sa mort survenue en 1809.

Au 18^e siècle, de 1743 à 1787, la rue du Gard allait connaître une période d'activité inattendue et juvénile.

Après les écolâtreries, les Bons enfants, les Capets, la Maîtrise, les Hospices, survinrent à Noyon les Frères de la Doctrine chrétienne qui enseignèrent et éduquèrent gratuitement les garçons. En 1729, les Frères furent appelés à Noyon par le chanoine Gosse, curé de la paroisse Saint-Martin, et installés rue des Boucheries par l'Evêque de Noyon Mgr. de Bourzac. Ils eurent tant d'élèves que, 4 années plus tard, il fallut trouver des locaux plus spacieux. C'est ainsi qu'avec l'aide généreuse de l'évêque et des bienfaiteurs – le chanoine messire Sulpice Feffo donna son jardin – l'Ecole des Frères s'installa rue du Gard pour 44 années. Encore à l'étroit, Frères et élèves se retrouvèrent en 1787 rue Saint-Maurice (de Paris) grâce à la bienveillance du dernier évêque de Noyon, Mgr. Louis-André de Grimaldi, des princes de Monaco.

**

Pendant la Révolution, le nom de la rue du Gard laisse la place à celui de Jean-Jacques Rousseau ; ce qui tendrait à prouver que le Gard évoquait bien un souvenir religieux qu'il importait alors d'éliminer. En ce temps-là habitaient rue Jean-Jacques Rousseau les membres de familles qui jouèrent un rôle dans l'histoire de la période révolutionnaire à Noyon : Margerin, ancien notaire et conseiller municipal, Bonaventure Drun de Brusneau, frère du Maire de Noyon et de cet ancien chanoine qui procéda au mariage dans la cathédrale de Noyon de Pierre, Jacques, Etienne Cambronne, baron, maréchal de Camp des Armées du Roi.

**

Les états qu'il est possible de consulter et d'analyser font apparaître qu'au cours des deux derniers siècles la rue du Gard a progressivement perdu son autonomie économique et son animation. La réduction du trafic, le départ de l'école des Frères, l'évolution urbanistique en sont vraisemblablement les causes.

A l'époque de la Révolution, le commerce de proximité répondait encore aux besoins essentiels de la rue et de ses voisines : épicerie, boucherie, boulangerie, bimbloterie, débit de tabac ; beaucoup d'artisans s'adonnaient aux métiers du bâtiment. Cent ans plus tard, seuls M. Briat y tenait un débit de boisson doublé d'une épicerie, M. Fiévet une mercerie-épicerie ; de nouveaux artisans s'y étaient installés : M. Mesureur coiffeur-parfumeur, Madame Donay blanchisseuse en fin, Madame Vauchelle-Fournier blanchisseuse en gros. Les autres commerces avaient disparu et les artisans du bâtiment s'étaient raréfiés. Après 1918, la ville de Noyon étant en partie reconstruite, la rue du Gard ne fut plus qu'une rue de résidence, exception faite pour le Service de navigation installé au n° 11, Monsieur Carpano Jean étant ingénieur des Ponts et Chaussées, Monsieur Vitte Armand adjoint technique.

De nos jours, la physionomie de la rue du Gard, son bâti, l'ambiance générale qui s'en dégage transportent tout naturellement le flaneur dans le passé : maisons de poupées, désordre des constructions et des clôtures du côté pair, borne-fontaine évoquent l'époque où les aïeux vivaient dans un antique confort. (à suivre).

Jean Goumard